

Essais étrangers

Number 50, December 1992, January–February 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21597ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1992). Review of [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (50), 70–72.

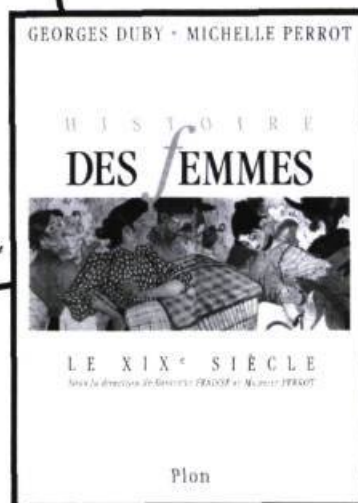
DE KANT AUX POSTKANTIENS

Victor Delbos
Aubier, 1992, 282 p.; 40,50 \$

Des cours donnés à la Sorbonne en 1909 sont à l'origine du classique *De Kant aux postkantians* de Victor Delbos, publié en 1940 (édition posthume). Le projet de Delbos était d'offrir un panorama didactique de l'idéalisme allemand. À la base de cette présentation, l'œuvre maîtresse de Kant, *Critique de la raison pure*, qui fonde l'idéalisme allemand, et la théorie de la chose en soi, jugée par les postkantians comme le point faible du système kantien. L'orientation métaphysique choisie par Victor Delbos, loin de tout dogmatisme, lui permet d'ancrer son propos dans une analyse générale des différentes philosophies qui tour à tour reprennent Kant, le corrigent, le complètent. C'est à ce titre qu'il défend la légitimité de sa démarche en ce que chaque penseur, comme le souligne Alexis Philonenko dans l'introduction, «doit être lu selon ses exigences propres, mais aussi avec l'élaboration d'une perspective susceptible de revenir à son système global».

Ces quelque cent pages de l'introduction se présentent d'ailleurs comme un «examen critique» de l'essai de Victor Delbos. Alexis Philonenko suit pas à pas la démarche du philosophe, dont il souligne autant les mérites que les lacunes. Néanmoins l'exposé synthétique de Philonenko souffre de ses raccourcis, de sorte que je suggérerais paradoxalement au lecteur, ni néophyte ni spécialiste, d'aborder le commentaire après avoir lu le texte original! Attention toutefois: *De Kant aux postkantians* n'est pas une introduction à l'idéalisme allemand, mais bien une étude qui met en lumière des relations intellectuelles à l'intérieur d'une chaîne historique et suppose connues les bases des systèmes de Kant et de ses successeurs.

François Ouellet



HISTOIRE DES FEMMES EN OCCIDENT T.4, LE XIX^e SIECLE
Sous la dir. de Geneviève Fraisse et Michelle Perrot
Plon, 1991, 640 p.; 69,95 \$

Dernier-né d'un projet encyclopédique, ce tome 4 de l'*Histoire des femmes en Occident* s'inscrit dans une suite chronologique qui a tour à tour examiné l'Antiquité, le Moyen Âge et la période classique du XVI^e au XVIII^e siècle. On ne peut que saluer une telle consécration institutionnelle, qui reconnaît le sujet femme comme partie prenante de l'histoire en faisant appel à des contributions européennes et américaines prestigieuses sous le patronage conjoint de Michelle Perrot et de Georges Duby de l'Académie française. Une bibliographie imposante d'ouvrages récents sanctionne encore, si besoin était, l'ampleur de ce champ de recherches.

On aurait tort cependant d'y chercher un renouvellement de la pensée critique féministe. L'ouvrage se veut une «histoire résolument relationnelle qui interroge la société tout entière et qui est, tout autant, histoire des

hommes». L'objet d'étude est la naissance du féminisme; le découpage interdisciplinaire du champ donne à lire une masse d'informations ponctuelles à propos des bouleversements politiques, de la réorganisation du travail et des rôles sexuels, en évitant la victimisation systématique. Avec plus ou moins de succès, chacun des textes tente d'instaurer une distance entre sa propre position idéologique et son objet; néanmoins un malaise persiste. Est-il dû au fait que la neutralité visée passe par une multiplicité d'histoires «concrètes» (histoire du pantalon, histoire des rapports sexuels, histoire des sociétés de lecture) qui tentent de cerner la «réalité» du vécu féminin au XIX^e siècle, sans toujours contourner les pièges de la caricature?

Anne-Marie Käppeli, qui signe le texte «Scènes féministes», conclut son histoire des féminismes sur ces mots: «Les lendemains de lutte restent sans

gloire. Chaque génération de féministes semble devoir reprendre la lutte pour un progrès jamais réalisé». Dans cette perspective, ce collectif lègue à la mémoire des femmes un instrument de référence rigoureux. Reste à écrire l'épopée.

Frances Fortier

HISTOIRE DU NOUVEAU MONDE T. 1, DE LA DÉCOUVERTE À LA CONQUÊTE

Carmen Bernard et Serge Gruzinski
Fayard, 1991, 768 p.; 66,95 \$

Avec l'année 1492 et la découverte du Nouveau Monde, «une gigantesque machine colonisatrice se met en route», disent Bernard et Gruzinski. Ce constat, qui ne sera admis que bien plus tard, ne peut être contesté lorsque l'on pense ce moment historique: la Conquête fut une vaste entreprise de destruction.

Mais elle signifia aussi l'entrée de l'Europe dans la modernité. Et s'inscrit, dans l'inconscient collectif européen, comme un mythe qu'on ne cessera d'interroger, de réécrire, d'interpréter. Et c'est me semble-t-il la vraie raison — bien plus que le seul opportunisme rattaché à une commémoration — de la multitude d'ouvrages récents sur 1492.

Celui-ci est excellent. Comme l'indique son sous-titre *De la découverte à la conquête*, l'essai de Carmen Bernard, professeur à l'Université de Paris X, et de Serge Gruzinski, directeur de recherche au CNRS, relate ce glissement, ce passage dont la conséquence sera la transformation du Nouveau Monde en une scène où se joue un massacre sanglant. À Colomb le découvreur se substituent d'autres héros: Cortés et Diaz del Castillo qui conquièrent le Mexique, Antonio de Mendoza qui en devient le viceroy, Francisco Pizarro qui s'impose gouverneur du Pérou et mourra assassiné... La conquête du Nouveau Monde, on le voit, est d'abord celle du Sud.

Cette *Histoire du Nouveau Monde* nous restitue les récits, lettres, chroniques, tous ces documents qui donnent à lire, vraiment à la manière d'une histoire, d'une fiction, les aventures américaines. C'est là un élément fondamental de l'essai: «[...] la maîtrise de l'information aura donc joué un rôle fondamental dans la découverte du Nouveau

Monde et c'est par là, entre autres, qu'elle nous paraît porteuse de modernité», écrivent ses deux auteurs. Une qui en quelque sorte filtre la tragédie à l'œuvre ici. Car en Amérique s'élabore justement une tout autre *histoire*: il ne s'agit plus d'une confrontation avec l'Inconnu, le Merveilleux et des Chimères de légende, mais de la destruction d'une civilisation. Bernard et Gruzinski vont aussi sur place, sur les lieux du crime, et brossent les faits et gestes d'une multitude de personnages qui «prétendent penser le monde et les autres cultures». C'est une des «retombées intellectuelles des découvertes»...

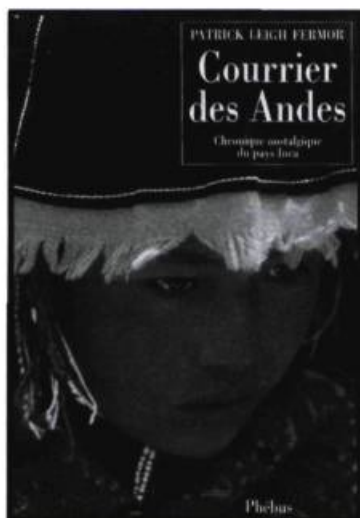
Je m'en voudrais par ailleurs de ne pas signaler cette très belle idée qu'ont eue les auteurs d'ajouter des index (thématique, géographique, des noms de peuples et des noms de personnes), une chronologie, des cartes. Ça aide franchement à s'y retrouver.

Francine Bordeleau

COURRIER DES ANDES CHRONIQUE NOSTALGIQUE DU PAYS INCA

Patrick Leigh Fermor
Trad. de l'anglais
par Gérard Piloquet
Phébus, 1992, 148 p.; 31,95 \$

En 1971, Patrick Fermor s'envole pour le Pérou avec un groupe d'amis. Pendant six semaines, ils vont parcourir le pays de Cuzco au lac Titicaca, le but principal de leur voyage étant l'ascension de quelques sommets de la cordillère des Andes. À l'intention de sa femme restée en Grèce, Patrick Leigh Fermor relate au jour le jour ce périple andin. Le ton est léger, pince-sans-rire, et l'atmosphère du voyage, telle qu'elle nous est restituée, festive et bon enfant. On se lance des mots d'esprit, on se fait la lecture le soir sous la tente et on écluse force verres d'alcool. Les contrariétés, que ce soit les difficultés d'acclimation à la haute altitude, les hôtels sans eau chaude ou les œufs du petit déjeuner qui ne sont pas à point, s'effacent toujours après une bonne lampée de whisky. Nos compères ont d'ailleurs pris la précaution d'en emporter un plein bidon jusqu'au pied des glaciers! Tout le voyage, même quand il se déroule à quatre mille mètres, prend l'allure d'une agréable partie de campagne. Nous ne sommes jamais



très loin ici du célèbre roman de Jerome K. Jerome (un Anglais lui aussi), *Trois hommes dans un bateau*. Nous sommes par contre, à une formidable distance du *Temps des offrandes* (Payot, 1991) dans lequel Leigh Fermor racontait sa traversée de l'Europe à pied à l'âge de dix-huit ans. Mais pourquoi comparer ce qui n'est pas comparable? *Le temps des offrandes* est la chronique d'un voyage de jeunesse rédigée plusieurs décennies plus tard, avec le recul et la culture (immense en l'occurrence) de l'homme mûr; *Courier des Andes* saisit les événements sur le vif et dans le style sans apprêt de la lettre intime. Néanmoins, il y a dans les deux livres la même jeunesse, le même zeste d'impertinence, et, disons-le, le même bonheur d'être au monde.

Jacques Martineau

MARGUERITE DURAS Christiane Blot-Labarrère Seuil, 1992, 316 p.; 19,95 \$

Fidèle aux paroles mêmes de Marguerite Duras citée en exergue: «Pourquoi écrit-on sur les écrivains? Leurs livres devraient suffire», Christiane Blot-Labarrère propose une incursion dans l'univers de l'auteure par le biais de la lecture de ses œuvres.

Cette passionnante étude donne à voir les recoupements entre les productions littéraires, théâtrales et cinématographiques de Marguerite Duras, les nombreux entretiens qu'elle a accordés, qu'ils soient publiés ou enregistrés et, sans trop insister, sa vie personnelle. Les points nodaux de ce parcours font l'objet de dix chapitres qui présentent les textes et autres productions de Marguerite Duras selon les motifs qui lui sont chers: l'enfance, l'amour, la passion et le

désir, les Indes, l'écriture et la mort, etc. Sont également abordées les questions du rapport que l'auteure entretient avec l'écriture et de l'influence de ses lectures sur son œuvre. Le grand mérite de Christiane Blot-Labarrère est de se garder de verser dans l'interprétation psychanalytique, politique ou féministe (Duras rejette d'ailleurs toute étiquette) et de donner plutôt la parole aux textes, à Duras elle-même. Le texte durassien acquiert ainsi une limpidité qui a pu échapper à plusieurs.

Abondamment illustré, le livre contient outre des photographies de Duras enfant, adolescente et adulte, seule ou entourée de ses compagnons et amis, des images tirées de ses films, de ses productions théâtrales. Bien qu'il présente en annexe quelques brefs repères biographiques, cet ouvrage ne retient point de ragots ou de détails croustillants sur la vie de l'auteure (ne sont-ils pas, en fait, largement connus?), mais se veut essentiellement l'examen d'une œuvre, reflet d'une vie, qui incite certes à lire ou à relire la production complète de Duras.

Maryse Saint-Pierre

JULIEN GRACQ Michel Murat Belfond, 1991, 283 p.; 34,95 \$

Le critique français Michel Murat consacre une étude fouillée à Julien Gracq, un écrivain qui compte plus de cinquante ans d'activité littéraire, et à une œuvre qu'il considère «aujourd'hui complète, et peut-être achevée». Cet ouvrage arrive à point nommé car on vient tout juste de publier les *Carnets du grand chemin* et l'ensemble de l'œuvre prend place désormais dans «La Pléiade».

Julien Gracq, qui a voulu suivre la voie des romanciers français du siècle dernier, est aujourd'hui tenu pour un écrivain marginal. L'œuvre de ce solitaire, qui débute en 1938 avec *Au château d'Argol*, comprend des romans, des essais littéraires et des journaux empreints d'une grande subjectivité et dont le style offre les qualités d'une poésie en prose imaginative.

Michel Murat passe d'abord en revue quelques aspects essentiels de l'œuvre, dont la thématique spatiale prédominante chez Julien Gracq. Ce dernier voue une grande admiration à Cha-

MICHEL MURAT

JULIEN GRACQ



les dossiers belfond

teaubriand, Poe, Lautréamont, Rimbaud et surtout à André Breton, quoiqu'il n'ait jamais adhéré au mouvement surréaliste. L'ouvrage décrit comment Julien Gracq a contribué, à travers ses écrits critiques, à défendre une littérature qui, contrairement à la littérature dite engagée, formule ses propres postulats d'existence. Ensuite, l'auteur examine successivement chaque œuvre, et démontre, entre autres, que, dans son évolution, la narration fictive des premiers romans cède peu à peu la place à une prose journalistique intime à la limite de la biographie.

Dans *Julien Gracq*, Michel Murat fait preuve d'une grande connaissance de l'homme et de l'œuvre. Toutefois, une rigueur parfois trop scolaire alourdit une lecture de Gracq qu'on préférerait désinvolte et vagabonde.

Philip Wickham

LE BANQUET DE RIMBAUD RECHERCHES SUR L'ORALITÉ Anne-Emmanuelle Berger Champ Vallon, 1992, 280p.; 39,95 \$

Pas question de se leurrer on a affaire ici à un livre savant. Il faut pour l'apprécier à son maximum de bonnes bases en rhétorique (l'auteur utilise des expressions comme «amphibologie syntaxique» et des termes comme paronomase), en psychanalyse et il faut avoir lu Jacques Derrida.

L'hypothèse d'Anne-Emmanuelle Berger est que toute l'œuvre de Rimbaud est l'expression d'un dégoût pour la poésie, qui semblait pourtant la seule à pouvoir lui donner l'ultime jouissance et satisfaction orale, la plus proche de celle expérimentée par l'enfant allaité ▶

par sa mère. Rimbaud, assoiffé et affamé de l'univers entier, tentant de se l'incorporer, aurait été frustré par sa déclamation poétique, après s'être senti soulagé du trop-plein conséquent à son appétit de vivre, parce que la poésie sépare de la vie.

L'étude fouillée et solide-ment étayée d'Anne-Emmanuelle Berger est passionnante. Après sa lecture, l'œuvre de Rimbaud en sort plus riche (ô miracle!), plus ramifiée et plus rutilante encore. L'auteure en est parfois si émerveillée qu'elle s'emballe et, voulant montrer le plus possible, donne une phrase qui se contorsionne bizarrement, tellement qu'il faut en défaire une à une les boucles et les parenthèses pour bien comprendre. Cependant, certains passages sont franchement émouvants, ce qui n'est pas courant dans ce genre d'ouvrage. Je pense à l'étude comparative de la correspondance entre Rimbaud et sa mère et à l'épilogue, intitulé « Histoire de cœur », où Anne-Emmanuelle Berger avoue ne pas se consoler « que Rimbaud ait cessé de chanter, faute d'en conserver ou d'en retrouver le goût... » Après avoir lu cet essai, on ne peut que le déplorer avec elle.

Benoit Pelletier

LE TROISIÈME JOUR DU COMMUNISME

Emmanuel Terray
Actes Sud, 1992,
108 p.; 22,50 \$

Emmanuel Terray fait partie de cette catégorie d'intellectuels nés un peu avant la guerre qui enfourchèrent le cheval de bataille du communisme. Il a réfléchi, milité, pris position et écrit en tant que communiste. Or, voilà que les récents événements l'obligent à questionner ses « camarades » et à se demander avec eux : « avons-nous perdu notre vie ? ». Son livre est donc un cri du cœur qu'il tente de raisonner.

Emmanuel Terray

LE TROISIÈME JOUR DU COMMUNISME

Nous pouvons nous interroger et nous le devons. Nous, qui n'avons pas oublié ce que nous fûmes : des jeunes gens qui se sont engagés, il y a trente ou trente-cinq ans, sur un chemin que bien d'autres avaient parcouru avant eux, et qui, rejetant les idées de leur classe d'origine, se sont efforcés de servir de leur mieux les causes dont on nous affirme aujourd'hui l'écroulement calamiteux. A nous, les événements de l'automne de 1989 et leurs suites posent une question à la fois directe et cruelle, que nous ne pouvons pourtant pas esquiver : avons-nous perdu notre vie ?

POSITIONS
ACTES SUD

Ce livre est aussi un bon point de départ pour tous ceux qui voudraient repenser la théorie communiste en cette fin de millénaire. Pour Emmanuel Terray, le communisme a de tous temps exercé un attrait sur certaines couches sociétales. Le marxisme n'est qu'une émanation d'un courant plus profond qui remonte à Platon et qui englobe la révolte des esclaves de Spartacus, les jacqueries du Moyen Âge, l'insurrection de 1848, la Commune, les Brigades internationales de la guerre d'Espagne, etc. Le marxisme est mort, concède l'auteur, mais la ferveur communiste ressurgira, car elle fait partie de la nature humaine. Il importe donc de réfléchir sur l'écroulement du bloc de l'Est pour en tirer des conclusions propres à améliorer le communisme. Emmanuel Terray fait quelques suggestions : le communisme doit éviter le dogmatisme (l'auteur s'oppose au marxisme-léninisme et au culte de la personnalité); le communisme ne doit pas être considéré comme un système englobant et fini (il faut tenir compte des facteurs psychologiques et anthropologiques, entre autres, qui

peuvent influencer l'individu autant que les facteurs économiques); finalement, le communisme doit redonner à l'individu toute son importance (la fin ne justifie plus les moyens).

On l'aura compris, Emmanuel Terray défend un socialisme à visage humain. Sa réflexion est saine. Reste à savoir si la nature humaine l'est tout autant...

Francis Dupuis-Déri

LES MISÈRES DES LUMIÈRES SOUS LA RAISON, L'OUTRAGE
Louis Sala-Molins
Robert Laffont, 1992,
206 p.; 31,55 \$

Décidément, nous ne savons au mieux qu'être des demicouillons! S'il n'y avait que Voltaire à traîner au banc d'infamie, mais c'est qu'il y a Condorcet et... Diderot. Ce qu'on en fait et dit des bêtises dans son âge tendre! La Révolution (qui s'en doutait?), pour s'accomplir, se doit de compromettre certaines de ses parties. Sinon, il y aurait trop d'intérêts compromis, trop d'étrangers à mettre dans la confidence. Le *bon sauvage* de Rousseau est un étranger corvéable. Pour *ceux-là*, la Révolution française ne va pas verser dans l'utopie absolutiste. Condorcet et Diderot trouveront un plaidoyer, des dérobades, des excuses, et le monde des rapports marchands (n'était-ce pas après tout une révolution bourgeoise?) continuera son train-train. Même sous la Terreur!

Et, décidément, Louis Sala-Molins, prof à la Sorbonne et

successeur de Vladimir Jankélévitch à la même institution, puis membre du corps enseignant de l'Université de Toulouse, nous défrise en nous révélant l'autre côté du miroir, les compromis qui ont versé dans la compromission, les justifications odieuses du *Code Noir*. J'en connais que cela pousserait encore à assumer confortablement leurs *instincts* réactionnaires. Mais, si je ne me trompe, c'est que la théorie des *mains sales* a de l'âge et se porte bien.

Jean Lefebvre

CINQ EXCENTRIQUES ANGLAIS
Lytton Strachey
Trad. de l'anglais
par Bernard Turle
et Patrick Mauriès
Le Promeneur, 1992,
81 p.; 19,95 \$

Voilà une plaquette effectivement destinée au promeneur. En quatre-vingts pages, Lytton Strachey peint cinq portraits, que dis-je, cinq miniatures d'autant d'excentriques dont plusieurs — il l'avoue lui-même — étaient bien rangés dans « le royaume de l'oubli » jusque-là. C'est ainsi que l'on fait connaissance, par exemple, avec l'inventeur du *water-closet* et avec le fondateur d'une secte dont la doctrine précisait notamment que le paradis était situé au-delà des étoiles, à deux lieues de la terre, et cela à la fin du XVII^e siècle.

C'est avec une détermination particulièrement britannique que Lytton Strachey s'est attaché aux traces de ses obscurs excentriques. Ces portraits sont un amalgame d'élégance, d'humour, d'un certain attrait pour l'inutile et d'une fascination pour la bizarrerie de certains cerveaux humains. Ils correspondent tout à fait au goût de l'aimable bavardage auquel se livrait volontiers la bonne société du groupe de Bloomsbury lorsqu'elle voulait se distraire des sérieuses théories de John Maynard Keynes ou de Bertrand Russell.

Les portraits ont d'abord été publiés dans *Portraits in Miniature*, en 1931 et puis, en 1933, dans *Characters and Commentaries*. La présente édition constitue la première en langue française. On doit remercier Bernard Turle et Patrick Mauriès de nous amener en français sur ces chemins bien britanniques.

Denise Pelletier